

NUMERO SPECIAL DE NOEL
DECEMBRE 1967 : SOMMAIRE

LE LIVRE POUR ENFANTS
DANS LE MONDE

CANADA - ETATS-UNIS

Du 15 au 20 août, s'est tenu, à Toronto, le congrès annuel de la F.I.A.B. (Fédération Internationale des Associations de Bibliothécaires).

Au cours des séances de travail du groupe des bibliothèques d'enfants, il a surtout été question de la formation de bibliothécaires pour enfants. Les différents participants sont invités à envoyer à Mme Aase Bredsdorff, présidente de ce groupe, un rapport sur l'état actuel de la question dans leur pays.

Eileen Colwell, bibliothécaire anglaise et auteur de recueils de contes, a fait une causerie sur le conte populaire. Puis Mlle Egoff, professeur de littérature enfantine dans une école de bibliothécaires en Colombie britannique (Canada), a parlé du conte populaire canadien, et de tout l'apport du folklore canadien, esquimeau et du folklore des pionniers canadiens dont il s'est enrichi.

Ces deux conférences ont eu lieu dans le cadre de la célèbre « Osborne Collection ». Il s'agit d'une des plus riches collections de livres anciens pour enfants. Cette bibliothèque abrite également la collection de Lillian Smith (auteur de livres sur la littérature enfantine, entre autres « The unreluctant years ». Parmi les trésors de cette bibliothèque d'étude, on remarque une édition rarissime des « Histoires ou contes du temps passé, par le fils de M. Perrault », publiée en 1697; un « Alphabet républicain à la portée des enfants » (A pour Assemblée, J pour Jean-Jacques Rousseau, X pour Xénophon), un Ancien Testament illustré par Holbein et publié en 1549 à l'intention des enfants, etc.

Une soirée a été consacrée à un festival de contes.

Le Congrès a été suivi d'un voyage d'études dans différentes villes du Canada et des Etats-Unis. Dans toutes les villes visitées on a pu constater que chaque quartier possédait une bibliothèque municipale d'une certaine importance et une grande section pour enfants. Notons quelques initiatives intéressantes : à Scarborough (un des grands arrondissements de Toronto), l'accès à la bibliothèque des adultes n'est pas interdit aux enfants et les bibliothécaires remarquent que les enfants eux-mêmes se limitent à la section qui leur est appropriée.

Toujours à Toronto, certaines bibliothèques pour enfants ont des rayonnages plus spécialement destinés aux parents. Ils y trouvent quelques livres de pédagogie élémentaire, des recueils de contes à lire à voix haute et des classiques que l'on a plaisir à lire en famille.

A la différence des bibliothèques françaises traditionnelles, les romans destinés aux enfants sont rangés sur les rayons selon les thèmes : livres d'aventures, histoires d'animaux, « mystères », etc.

Dans une petite ville résidentielle des environs de Boston (Mass.) les plus petits ont à leur disposition des jeux qu'ils peuvent éventuellement emprunter.

Partout, l'heure du conte est de règle. Elle est cependant parfois remplacée par des films ou des disques de contes.

A la Foire de Montréal, dans le pavillon canadien, une très belle bibliothèque accueillait les enfants, qui pouvaient venir y lire dans une atmosphère de détente, souvent allongés par terre ou assis sur de gros coussins.

A Washington, la bibliothèque du Congrès abrite une importante section de livres d'enfants. Il s'agit d'une bibliothèque d'étude à l'intention des spécialistes et les enfants n'y sont pas admis. Les adultes y trouvent de nombreux ouvrages de référence et une importante collection de livres anciens et nouveaux. La littérature française pour enfants est largement représentée.

A New York, au « Lincoln Center », une très belle bibliothèque pour enfants rassemble une collection de livres sur le théâtre, la musique et la danse. Toutes les activités, heure du conte, etc., sont reliées à ces thèmes.

FRANCE

La clientèle du livre.

La presse a largement commenté l'enquête sur « La clientèle du livre » menée par l'I.F.O.P. à la demande du Syndicat national des éditeurs. Il s'agissait d'une étude de marché destinée à orienter les efforts de production et de diffusion des éditeurs.

Ses résultats nous intéressent à plusieurs points de vue : celui de la lecture en général, en France, en 1967. Celui des jeunes vis-à-vis du livre. Enfin, celui de la lecture des moins de quinze ans.

L'enquête a porté sur 7.929 cas (sur 46 millions de Français). La méthode était celle « d'échantillonnage stratifié », « conformément à une maquette à l'image de l'ensemble de la population française,

où chaque catégorie d'âge, de profession, d'habitat est représentée suivant son importance réelle dans la population ». Elle a permis de dégager trois groupes typiques :

57 % de faibles lecteurs, faibles acheteurs (ruraux et urbains) dont on remarque qu'ils sont en diminution de 2 % environ sur un sondage fait il y a sept ans.

18 % de lecteurs non acheteurs (qui empruntent leurs livres à des bibliothèques, par exemple).

12 % d'acheteurs non lecteurs (ceux qui achètent des livres pour leur entourage sans les lire eux-mêmes, et ceux, sans doute, qui achètent des livres et collections « de prestige » pour mettre dans la salle de séjour, dans le bureau ou le salon une note culturelle et décorative assez flatteuse...).

13 % de forts lecteurs, forts acheteurs, qui constituent la clientèle active et, somme toute, consolante de l'éditeur.

Ce lecteur modèle est jeune : trente-trois ans en moyenne et, de toutes façons, moins de cinquante. Il a fait des études secondaires ou supérieures, possède des revenus moyens ou importants (1 000, 1 750 F par mois ou plus), habite la capitale ou une grande ville. Il achète — le plus souvent lui-même — quatre à cinq livres par mois et consacre chaque jour en moyenne 1 heure 20 à la lecture, ce qui ne l'empêche pas de regarder la télévision, d'écouter la radio, de consulter journaux et magazines, bref, de recourir largement à tous les moyens d'information et de culture mis à sa disposition par la civilisation moderne.

Les observations concernant la télévision semblent avoir spécialement intéressé les commentateurs de l'enquête ; ne s'était-on pas demandé si le petit écran n'était pas l'ennemi du livre ? On s'est donc empressé de souligner que, sur 59 % d'usagers de la télévision, 29 % sont acheteurs de livres, alors que sur les 41 % de non-usagers, 22 % seulement achètent des livres. En réalité, la télévision a peu ou pas d'influence sur le marché de l'édition. Si la majorité des non-lecteurs possèdent un téléviseur — surtout en milieu urbain — ils ne lisaient pas davantage avant.

Parmi les personnes interrogées, 1 064 étaient des jeunes âgés de quinze à dix-neuf ans (et sur les trois sondages, deux ont été faits en octobre et novembre, en pleine période d'achat de livres scolaires).

Ces jeunes achètent 37 % des livres vendus chaque année, et, pour les seuls livres au format de poche, 56 % de la production. Sur 100 d'entre eux, 63 lisent au moins une fois par semaine, 29 moins d'une fois et 18 pas du tout. C'est-à-dire qu'on trouve 47 lecteurs réguliers chez les jeunes pour 23 chez les adultes, et 18 non-lecteurs pour 53 chez les adultes. On a donc pu conclure : « le goût de la lecture se perd en vieillissant », « la jeunesse est la meilleure clientèle du livre ».

Que lisent-ils, ces jeunes ? Des romans (41 %), des policiers (11 %), poésie, art, théâtre (8 %), histoire (6 %). Viennent ensuite : voyages, philosophie, politique, religion, et enfin sciences et techniques, sans compter les ouvrages scolaires qui représentent 18 %.

Et comment se procurent-ils ces livres ? 45 % sont achetés par les jeunes eux-mêmes (dont 24 % sur le conseil d'un parent ou d'un ami, 9 % sur le conseil d'un professeur), 23 % par une personne de la

famille, 31 % sont prêtés par un parent ou un ami, 15 % par une bibliothèque municipale, 4 % par une autre bibliothèque, et enfin, 10 % sont reçus en cadeau.

Quant au lecteur de moins de quinze ans, il ne figure pas directement dans ces résultats, ou il figure, si l'on peut dire, en pointillé puisqu'on y parle du livre pour enfants, mais qu'aucun enfant n'a été interrogé sur les quelque douze millions de moins de quinze ans (dont environ huit millions de plus de quatre ans, clients éventuels du livre).

Le livre pour enfants représente 7 % des ventes, et l'on apprend que le « bon-lecteur-bon-acheteur », sur 100 livres en achète 17 pour ses enfants. Mais le gros client, c'est le « fort-acheteur-faible-lecteur » : son groupe, qui compte 65 % de femmes, d'un âge moyen de trente-cinq ans, achète 67 livres pour enfants sur 100. N'est-ce pas reconnaître que le livre pour enfants est acheté, mais non lu, par les adultes ? Comment est-il donc choisi ? En général, comme le livre policier, nous dit-on, le point de vente (libraire ou marchand de journaux) constituant pour lui le circuit d'information très largement dominant. C'est-à-dire qu'il est vu en vitrine, feuilleté en rayon ou présenté par le libraire. Il serait sans doute intéressant d'étudier le rôle joué dans le choix par les qualités de la présentation, et d'approfondir, d'autre part, les motivations du libraire quant à la composition de sa vitrine et ses arguments auprès du client.

Ce qui manque surtout, c'est le point de vue du jeune lecteur : dans quelle mesure achète-t-il lui-même ? choisit-il lui-même ? Quels sont ses raisons et ses goûts ? Il semble que les éditeurs aient intérêt à tenir compte de tout cela puisque — on l'a remarqué — l'enfant peut influencer le choix des adultes jusque dans des domaines qui le concernent beaucoup moins (combien de marques de produits alimentaires ou d'entretien jouent là-dessus en proposant des images et des cadeaux ?). Des enquêtes ont été faites, dont certaines remontent à plusieurs années, et qui concernent l'aspect éducatif et culturel de la lecture enfantine*, mais moins les conditions sociologiques — et commerciales — de l'approche du livre par les moins de quinze ans.**

On regrette un peu que l'enquête de l'I.F.O.P. n'ait pas étendu jusque-là ses sondages, et l'on espère qu'il sera possible de réunir bientôt les éléments d'une étude qui intéresserait vivement les parents, les éducateurs, les spécialistes de la littérature enfantine, tout en servant les intérêts bien compris des éditeurs, et ceux des enfants eux-mêmes.

* Résultats d'enquête publiés par les Editions de l'Ecole, en 1966, sous le titre **Les livres qu'ils aiment** (5 000 enfants de neuf à quatorze ans révèlent leurs préférences).

** L'enquête de l'Institut pédagogique national, **Loisirs et éducation**, dont le compte rendu par Jean Hassendorfer traite largement le problème de la lecture, concerne les jeunes de quinze et seize ans (**Courrier de la Recherche pédagogique**, n° 30, mai 1967, pages 29 à 49).

Une enquête est entreprise par la **Voix de l'édition**, et une autre par l'**Association nationale du Livre français à l'étranger**.

Visite en France d'écrivains et illustrateurs soviétiques.

Une exposition de livres français pour enfants et de dessins d'enfants français a lieu actuellement à Moscou, Minsk et Leningrad. Parallèlement, avait été organisé, les 18 et 19 octobre, à la Maison des jeunes du XII^e arrondissement, une rencontre d'écrivains et illustrateurs soviétiques et français, en même temps qu'une exposition de livres et d'illustrations soviétiques pour enfants. La délégation d'U.R.S.S., présidée par la poétesse Agnia Barto, comprenait des écrivains comme Lev Kassil (le seul à avoir été traduit en France), Sergueï Alexeïv, Anatole Alexine, Toman, Anna Kalma, des artistes : Dekhterov, Ivan Simionov, Lev Tokmakov, Maï Mitouritch, et l'éditeur Constantin Piskounov, directeur de la plus importante maison d'éditions pour enfants.

Les nombreuses interventions qui ont marqué ces deux journées ont permis de confronter des points de vue au premier abord assez différents. La revue **Europe** doit en publier le texte, et les spécialistes français de la littérature enfantine y trouveront sans doute plus d'un sujet de réflexion. L'importance, d'abord, accordée à l'opinion des enfants : la Maison du livre pour enfants à Moscou reçoit un énorme courrier ; chaque année, pendant la Semaine du livre pour enfants, il est organisé pour eux des expositions, des comités de lecture, des projections de films, des rencontres avec les écrivains et les artistes qui les entretiennent de leurs projets et tiennent compte de leurs avis. C'est à Maïakovski et Gorki qu'on doit l'initiative de ces échanges. A la question : « Qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans les livres ? » Gorki avait reçu deux mille réponses, dont celle-ci : « Tout nous intéresse ». Ainsi s'exprimaient les « cent mille pourquoi » qui sont devenus le programme de la littérature enfantine en U.R.S.S.

Les Soviétiques considèrent cette littérature comme un art aussi important que tous les autres et soumis aux mêmes critères esthétiques ou idéologiques ; un livre pour enfants doit intéresser les adultes. Il ne doit jamais être ennuyeux, et l'humour est tenu pour une de ses plus précieuses qualités. La poésie tient une place que l'on conçoit mal en France : « La poésie pour enfants, dit Mme Barto, a découvert le secret de la combinaison du sérieux et de la naïveté enfantine... Le poète sait parler à son jeune lecteur des choses « adultes » en utilisant les notions du monde propre aux enfants. » Enfin, le « romantisme », pour Lev Kassil, peut être un instrument d'éducation dans la mesure où il est « le dynamisme de l'action du rêve sur la réalité... L'enfant qui se développe normalement est romantique par nature », dans le jeu par exemple, où il reproduit la vie en la transposant par la puissance de l'imagination et par le désir de participer à quelque grande action.

La délégation a visité plusieurs bibliothèques enfantines en province et à Paris : celle de Bagnolet, celle de l'Heure joyeuse ; elle était à Clamart le 21 après-midi, et Agnia Barto s'est entretenue avec les enfants à qui elle a dit plusieurs de ses poèmes dont le rythme est si entraînant et si pittoresque que, même en russe, ils sont évocateurs et drôles à entendre pour qui ne connaît pas la langue.

LITTÉRATURE

Le mois d'octobre a vu disparaître André Maurois et Marcel Aymé, qui, tous deux, dans une œuvre importante destinée aux adultes, laissent aux enfants des contes savoureux, taillés de main de maître et absolument faits pour eux. A l'intention de ses fils, Maurois avait imaginé **Patapoufs et Filififers**, cette double nation des gras et des maigres dont les physiques opposés déterminent des civilisations et des organisations différentes, tout un monde fantaisiste et drôle découvert par deux enfants sous la forêt de Fontainebleau. La première édition (Paul Hartmann, 1930) manquait depuis longtemps en librairie ; Nathan vient de la reprendre, sans y rien changer que la couverture : les dessins gardent toute leur verve, et l'on sait maintenant que l'illustrateur Jean Bruller avait aussi l'étoffe d'un grand écrivain, puisqu'il est devenu, sous le pseudonyme de Vercors, l'auteur du **Silence de la mer**.

Quant à Marcel Aymé, « N'aurait-il écrit, disait Pierre de Boisdeffre, que les merveilleux **Contes du chat perché**, nous pourrions être aussi assurés de sa survie que de celle de Charles Perrault ou du bon La Fontaine. » Dans leur collection de la Bibliothèque blanche, les éditions Gallimard présentent en cette fin d'année un volume intitulé **Enjambées**, illustré par Gian Eposito, qui regroupe des contes déjà parus dans d'autres recueils, notamment **Oscar et Erick**, publié par Gauthier-Langereau (Jeunes bibliophiles, 1961) en édition de luxe. Dans l'ensemble, il s'agit de textes qu'aimeront les adolescents, mais qui sont un peu difficiles pour les moins de quinze ans. Un inédit, **La fabrique** apporte un ton pénible franchement regrettable dans un livre pour enfants.

Autres ouvrages de Marcel Aymé : **Les contes du chat perché**, Gallimard, 1939, et Bibliothèque blanche, 1957. Edition illustrée par Nathalie Parain, 1953. **Les nouveaux contes du chat perché** et **Les derniers contes du chat perché**, Gallimard 1953, illustrés par Nathalie Parain et par Lesly Queneau. **Le problème**, 1946, et **Les chiens**, 1948, avec des dessins de Nathalie Parain, **Les contes bleus** et **Les contes rouges du chat perché**, images de Palayer, 1963.

PRIX, NOUVEAUTES, REEDITIONS

Grand prix du Salon de l'enfance : **Le pré du roy**, de J. Le Poëzet-Guigner.

Prix Fantasia 1968 : **Le trésor de Carthage**, de Pierre Debresse.

Parmi les nombreux ouvrages couronnés par *Loisirs-jeunes*, citons : **L'arbre qui chante**, Farandole ; **Le petit arbre**, Tisné ; **L'île au trésor**, Jeunes bibliophiles, Gautier-Langereau ; **Enjambées**, de Marcel Aymé, Bibliothèque blanche, Gallimard ; **Les voyages de Gulliver**, Farandole ; **Féerie du monde invisible**, Hachette ; **Les larmes de crocodile**, Delpire ; **Comment faire des merveilles**, Nathan ; **Portraits d'animaux**, de P. Belvès et F. Mathey, Gautier-Langereau.

Nous ne pouvons annoncer les résultats du prix des Treize, qui ne sera décerné que le 21 novembre, après la sortie de notre Bulletin, mais voici les cinq

titres sur lesquels le jury aura à se prononcer : **La couleur de Dieu**, de Pierre Pelot, Marabout ; **L'évangile des enfants**, ill. par Napoli, chez Tisné ; **Kopoli le renne guide**, de Jean Coué, coll. Plein vent, Laffont, et, dans la même collection : **Le soleil d'Olympie**, de Jean Séverin ; **Cinq galops de chevaux**, de René Guillot, O.D.E.G.E.

Plusieurs nouvelles collections sortent en cette fin d'année, notamment : chez Stock, les **Petits livres de nature**, jolis albums de photographies d'animaux avec un texte simple pour les enfants de 5 à 8 ans ; chez Nathan, **Le coin des jeux**, par Denise Choupot, d'un format original, offre des jeux pour les plus de

8 ans ; le même éditeur propose, dans la collection **Belles histoires, belles images**, des lectures faciles pour les débutants, en trois séries graduées, illustrées d'images gaies et colorées.

Parmi les rééditions : **Les bêtes qu'on appelle sauvages**, de Demaison, G.P. Super 1000 ; **Quatre du cours moyen**, de Bourliaguet, Magnard ; **Jeantou, maçon creusois**, de Nigremont, Magnard ; Delagrave publie une traduction du **Roi des loups**, de Lippincott, et Gallimard, dans sa Bibliothèque blanche, celle de ce chef-d'œuvre de la littérature anglaise pour enfants : **Le vent dans les saules**, de Kenneth Grahame.

POUR UNE CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE ENFANTINE

Lettre de Prague

J'ai visité, au mois de mai dernier, la Bibliothèque d'enfants de Clamart, et cela a été pour moi l'occasion d'une discussion avec les bibliothécaires et les responsables de l'association La Joie par les livres. Discussion longue et animée, car le sujet en était un problème d'un très grand intérêt : **Comment critiquer les livres pour enfants ?**

Le point de départ avait été, en apparence, innocent : on m'avait montré le Bulletin d'Analyses, et j'avais été prié, en ma qualité de visiteur étranger, d'exprimer mon sentiment sur ce bulletin et sur la façon dont y sont présentées les critiques. J'étais embarrassé : l'intérêt véritable qu'exprimait la question n'admettait pas des éloges sans objectivité. D'autre part, je ne connaissais pas précisément le but et l'influence du bulletin, et, enfin, je ne voulais pas « porter des hiboux à Athènes », c'est-à-dire juger la critique dans le pays de Taine, d'Hennequin, de Marc Soriano.

Heureusement, l'entretien s'est orienté peu à peu sur des remarques pratiques, sur la manière en particulier dont le problème est traité chez nous, en Tchécoslovaquie — dans la revue critique de littérature enfantine : **Zlaty Maj, Le Mai d'or**. On m'a finalement demandé de rédiger ces remarques pour le Bulletin d'Analyses. Les voici donc telles que je les ai retenues.

D'abord, je crois que le Bulletin peut être pour les bibliothécaires et les éducateurs d'une très grande importance dans la mesure où il ne leur apportera pas seulement des renseignements sur certains faits, mais où il leur apprendra à penser, à voir l'œuvre littéraire en relation étroite avec toute la littérature, comme une réaction à un certain passé et un phénomène d'influence déterminante pour l'avenir. Il me semble que pour critiquer des œuvres d'art — donc des livres pour enfants, qui

appartiennent au domaine de l'art — il faut avoir le cœur, la colonne vertébrale solide et la tête. Or, en matière de littérature enfantine, la situation est telle — même sur le plan international — que l'on accueille avec plaisir quiconque veut bien s'en occuper, quiconque sent qu'on ne peut, sans avoir formé un lecteur enfantin, former un lecteur adulte cultivé, ouvert et capable de comprendre les œuvres littéraires les plus difficiles et les plus individualisées. Dans ces conditions, ce n'est pas le cœur qui manque. Au contraire, il y en a souvent un peu trop.

Ce qui manque, c'est autre chose, mais il n'est pas facile de le définir. Prenons un exemple, celui du livre de Colette Vivier : **La maison des Quatre-Vents**, analysé dans le Bulletin de mars 1966. A lire cette critique, on peut croire qu'il n'y a eu, pendant la guerre, en France, ni la haine contre l'ennemi, ni le combat commun, ni la souffrance des victimes. Et pourtant il est évident que Colette Vivier décrivait les forces qui s'étaient jetées dans la guerre et que les auteurs mêmes de l'analyse avaient à ce sujet leur opinion précise. Mais la critique objectiviste — je dis bien objectiviste et non objective — tend, à mon avis, à effacer tout cela.

Pourtant il existe bien des façons d'aborder cet aspect du livre : en le comparant, par exemple, avec un autre ouvrage sur les maquis et montrant lequel est le meilleur et pourquoi ; ou, sur un plan plus général, en comparant l'image de la première guerre mondiale et celle de la seconde dans un livre pour enfants, c'est-à-dire en jugeant le nouveau roman par rapport à ceux qui sont déjà classiques, qui vivent déjà dans la conscience de plusieurs générations de lecteurs.

Cela signifie, entre autres choses, que la critique peut être amené à prendre envers l'un ou l'autre des auteurs une attitude négative — et aussi envers l'un ou l'autre des éditeurs, dont il compromet dès lors les intérêts. Mais un mauvais livre ne compromet-il pas, beaucoup plus gravement, le jugement